

Silvia MONTIGLIO, *Wandering in Ancient Greek Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005: VIII + 290 pages, y compris bibliographie et index.

[ISBN 0-226-53497-9 (volume relié)]

Compte rendu par Françoise Létoublon, université Stendhal - Grenoble 3, ERGA.

Le livre sous forme écrite traditionnelle a encore de beaux jours devant lui, s'il faut en croire cette belle publication des éditions universitaires américaines : on imagine mal en effet une telle lecture sous forme digitale, tant la suite et la continuité de l'exploration de la culture grecque, d'Homère aux romans grecs, prend sa cohérence de l'ensemble des chapitres qui le composent. Même si certains lecteurs pressés se contenteront certainement de papillonner d'un point à un autre, comme l'index le permet (il comprend les noms propres de l'Antiquité, auteurs, œuvres ou personnages, ainsi que les notions importantes, par exemple *anachoresis*, *apodemein*, *apoikia* etc.), il mérite d'être lu d'une manière intégrale et continue, et il fait constamment réfléchir, ce qui n'est pas si fréquent avec certaines publications, même dans notre domaine.

Il s'agit de l'errance dans l'ensemble de la culture grecque, notion pour laquelle le grec utilise plusieurs termes tels *alaomai*, *planaomai*, *phoitaō*... L'introduction pose brièvement le problème qui mobilise S.M., cette notion d'errance, sans s'embarasser d'une étude de vocabulaire –qui serait fort intéressante d'ailleurs, car on s'apercevra au cours de la lecture que si les deux verbes cités semblent à peu près synonymes, le système de dérivation montre des sens bien différents (*alè/planè*, mais *alazōn* semble uniquement péjoratif, alors que les termes dérivant de *plan-* ne le sont pas)– : d'Homère aux romans, comme nous l'avons dit plus haut, certes, mais en passant par les divers courants philosophiques ou plus largement intellectuels (les sophistes) pour lesquels cette notion est une sorte de clef permettant de comprendre comment s'articule un système de pensée : c'est en particulier le cas pour les Cyniques; et bien que sur plusieurs points, leur position semble très proche de celle des Stoïciens, leurs différentes appréciations du rapport entre le mouvement et l'immobilité, entre la référence à une demeure et le sentiment d'être chez soi partout (*cosmopolitisme*) permettent de comprendre profondément pourquoi le dosage des préférences entre ces positions philosophiques peut devenir un enjeu important dans certains textes, et par exemple le système axiologique des héros de romans.

L'ensemble s'articule en 10 chapitres, qui ne semblent pas *a priori* correspondre à une chronologie, même si l'examen de la table des matières (p. VII-VIII) montre l'importance de la référence à l'*Odyssee* ou au personnage d'Ulysse dans les premiers chapitres (3 et 6 en particulier), alors que le chapitre 10 et dernier se concentre sur un genre littéraire particulier, le roman, ce qui semble l'opposer au caractère transversal des autres chapitres. En fait, divers noms de sages ou de philosophes, ceux que Marcel Detienne appelait jadis des "Maîtres de vérité" (S.M. cite cet ouvrage dans son édition américaine de 1996), jalonnent le parcours en montrant que la chronologie guide la recherche, à quelques exceptions près justifiées par de profondes affinités de pensée : Xénophane et Empédocle, les sophistes, Hérodote, Parménide, Diogène et Dion Chrysostome, les stoïciens, Apollonius de Tyane chez Philostrate, pour les chapitres 1 à 9. Une réaction spontanée pourrait pousser à mettre les philosophes au-dessus des romans et à s'interroger sur le bien fondé d'un tel ordre, mais la lecture montre justement en quoi il est justifié : d'une manière assez paradoxale, il faut avoir lu les chapitres sur les philosophes pour comprendre pourquoi S.M. juge que les voyages circulaires de certains des personnages des romans comme les héros des *Ephésiaques* correspondent aux théories des stoïciens, alors que le voyage de Chariclée (et Théagène à sa suite) dans les *Ethiopiennes* est "aimanté" par Méroé, le "vrai pays" de l'héroïne.

Un des fils directeurs importants est l'étude de *qui* erre : parmi les hommes, les fous, les sages, les exilés, les pirates, parmi les dieux, Dionysos, Déméter, Éros et Hermès plus particulièrement (chap. 4). À la différence de l'errance humaine, signe des limites de l'humanité, l'errance divine est

active, le plus souvent destructrice ou trompeuse, sauf pour Hermès et Apollon qui montrent des chemins, ouvrent des routes.

En ce qui concerne les humains, au nomadisme comme forme collective d'errance s'oppose l'autochtonie, avec le modèle du mythe d'origine d'Athènes. Le chapitre d'épilogue donne une belle synthèse très nuancée du dynamisme des conceptions de l'errance, d'Homère aux différentes conceptions des philosophes et des penseurs grecs, mais ouvre sur les idées chrétiennes et néo-platoniciennes : la notion de l'exil et de l'errance comme symboles de la condition humaine exprimée chez Platon remonte à Pythagore et Empédocle, et devient un concept-clef du néo-platonisme. Le message chrétien y voit un symbole de l'exil de l'homme sur la terre, alors que Plotin exhorte à un exil mental plutôt que physique. Quant aux Cyniques, la décision de devenir un errant répond à la profonde conception de la fragilité humaine, mais avec la conscience qu'il n'y a pas d'autre monde où l'on pourrait se réfugier.

Avec sa bibliographie et son index, cet ouvrage est une référence désormais indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature grecque et à l'histoire des idées.